

L'ORAISON, POURQUOI ?

Sommaire commenté

L'oraison est une rencontre, un échange d'amour entre Dieu et l'homme, une activité à deux dont le principal acteur est Dieu. Lorsque nous allons à l'oraison, il nous faut donc avoir la conviction inébranlable que Dieu est là, qu'il nous attend prêt à nous écouter, que son amour est impatient de se donner à nous. Et nous offrir à lui pour qu'il puisse accomplir en nous son œuvre.

JE VEUX APPRENDRE A PRIER, p. 2

Trouver Dieu, tel doit être le désir foncier de celui qui prie.

A LA RENCONTRE DU CHRIST, p. 3

Chercher activement le Christ pour entrer toujours plus avant dans son intimité, et obtenir de lui qu'il m'entraîne avec lui dans l'intimité du Père.

« IL LE REGARDA ET L'AIMA », p. 4

Prier c'est prendre conscience du regard d'amour de Dieu sur moi et m'offrir à sa vertu purificatrice et régénératrice.

PARLE-LUI, p. 5

Ecouter Dieu, se taire auprès de lui est, certes, essentiel. Mais non moins important est de lui parler pour que prennent consistance nos pensées, nos désirs, nos sentiments...

PRESENCE A DIEU, p. 6

A certaines heures privilégiées, l'oraison se fait attention ardente, présence à Dieu de tout l'être, de toutes nos facultés en éveil.

CROIRE AU SOLEIL, p. 7

Je n'oublierai pas qu'à l'heure de l'oraison, l'action de Dieu est première. Et je m'ouvrirai à cette action.

OUI, p. 8

« Oui », le grand mot de l'amour. Comme le Christ, avec le Christ, devenir un oui au Père, à l'heure de la prière, à longueur de vie.

L'ORAISON, NECESSITE VITALE, p. 9

L'oraison, une nécessité vitale. Sans elle, « le baptisé s'essouffle, son action devient cymbale sonore et sa pratique religieuse se dessèche » (Jean Paul II).

MEDITATION DEVANT UN PROTRAIT, p. 12

Quoi qu'on puisse dire de l'oraison elle reste en son fond un mystère : lieu sacré où Dieu accueille l'homme et lui parle au cœur.

PITIE POUR LA CARPE, p. 13

« On en voit qui se perdent dans la prière comme un poisson dans l'eau » (Curé d'Ars)

Je veux apprendre à prier

« Je voudrais savoir prier », me dites-vous. Votre désir me fait grande joie. Permettez-moi, cependant, de vous inviter à vérifier la ou les motivations qui l'inspirent.

Un vieux récit vous fera comprendre ma pensée mieux qu'un long discours.

Dans les forêts des Vosges, en ces temps-là, vivaient de nombreux ermites. L'un d'eux avait grande réputation de sainteté. Les chasseurs assuraient avoir vu les bêtes sauvages, ours, sangliers, chevreuils, rassemblés et comme recueillis devant l'entrée de sa grotte pendant qu'il chantait les louanges du Seigneur. Et les habitants de la vallée n'étaient plus surpris d'apercevoir, la nuit, une étrange lueur au-dessus de la montagne où habitait l'homme de Dieu.

Assez souvent des jeunes gens du pays lui avaient demandé de les prendre auprès de lui : les autres ermites ne vivaient-ils pas avec un, deux ou trois disciples qu'ils initiaient à la contemplation ? Mais tous avaient reçu la même réponse, négative. Sauf un.

La raison d'un tel privilège, on l'apprit de lui-même peu après la mort de son maître.

« Je m'étais présenté à l'âge de dix-huit ans, sollicitant la faveur de demeurer auprès de lui. A sa question : « Pourquoi ? », j'avais répondu : « Parce que je veux apprendre à prier ». Ces mots avaient allumé une lueur de tendresse dans le regard du vieil ermite. Il m'avait demandé alors : « Et pourquoi, petit, veux-tu apprendre à prier ? – Parce que c'est la plus haute science. – Je voudrais bien t'accueillir, mais je ne le puis », me répondit-il non sans tristesse.

« Je retournai le voir trois ans plus tard. Il me reçut d'un cœur paternel et me posa de nouveau la question : « Pourquoi veux-tu apprendre à prier ? – Pour devenir un saint. « J'étais convaincu que cette fois il me recevrait : le motif n'était-il pas le plus haut qui puisse se concevoir ? Mais il m'opposa un nouveau refus.

« Je repris les travaux des champs. Pourtant plus que jamais, du matin au soir, le désir de prier me hantait. Il m'arrivait de pleurer en pensant à celui qui, là-haut, vivait dans la familiarité de son Dieu.

« Une nuit de Noël, je me levais brusquement : la certitude s'était imposée à moi que cette fois il m'accueillerait. A mon arrivée il pria et ne m'aperçut pas. J'attendis longtemps ; mon impatience peu à peu s'apaisa. Quand il se retourna, il ne sembla nullement étonné de ma présence. Je pris la parole sans lui laisser le temps de poser la question. « Je veux apprendre à prier *parce que je veux trouver Dieu* ». Alors il m'ouvrit les bras. »

Trouver Dieu, tel est l'objectif de la vraie prière. Il la fait irrésistible : à l'enfant qui le cherche, le Père ne saurait se dérober. Au Père qui le cherche, l'enfant comprend enfin qu'il ne doit plus se dérober.

Trouver Dieu, cette aspiration que la grâce peu à peu fait mûrir au cœur du chrétien, en quoi cela consiste-t-il ? Ceux qui ont trouvé Dieu voudraient bien nous livrer leur secret, mais ils se heurtent à une impossibilité : ni les mots ni les concepts ne peuvent exprimer l'intimité de l'âme avec Dieu. Ils en sont réduits à nous assurer que le chemin de la prière n'est pas une impasse, qu'il débouche sur une clairière, qu'il aboutit à une expérience divine et que cette expérience est ineffable.

A la rencontre du Christ

Mon cher Patrick je ne suis nullement choqué par ce que tu m'écris ni ne le trouve étrange. Bien d'autres avant toi m'ont déjà dit : « Le Christ n'est pas là quand je prie. Comment voulez-vous que je me rende attentif, que je parle à un absent ? ».

Pour nombre de chrétiens, le Christ, pendant plus ou moins longtemps, n'est qu'un personnage dont évangélistes, parents ou prédicateurs les ont entretenus. Il n'y a pas encore eu pour eux « rencontre ». Mais, j'en suis convaincu, un jour vient, pour tout chrétien sincère, où le Christ, brusquement ou peu à peu, entre dans la vie de son disciple. Cette rencontre spirituelle inaugure une étape toute nouvelle de la vie chrétienne ; la prière s'en trouve radicalement transformée.

Celui qui fait cette expérience la traduit volontiers en empruntant la parole de Job : « *Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu* » (Jb 42, 5).

Dans l'œuvre d'un prêtre du XIX^e siècle qu'on ne lit plus guère, l'abbé Perreyve, j'ai trouvé une page qui mérite de ne pas sombrer dans l'oubli ; il y est question précisément de cette rencontre du chrétien et du Christ :

« Elle est grande dans notre vie, l'heure où s'est faite la vivante révélation de Jésus Christ : quelle qu'elle soit, il faut la bénir. Cette révélation qui change les âmes et qui substitue aux froides pratiques d'une religion uniquement d'obéissance et d'habitudes l'émerveillement du véritable amour.

« Il arrive souvent qu'elle accompagne dans un cœur la première souffrance de la Vie. Elle n'en est pas moins le plus grand des trésors et, quel que soit le prix qu'elle coûte, il faut s'estimer bien riche le jour où on l'a reçue.

« Alors tout change dans la vie religieuse d'une âme ; tout s'éclaire, tout s'anime, tout prend vie, mouvement et substantielle réalité.

« Jésus Christ n'est plus pour le cœur cette image grande, austère et lointaine qui commande l'admiration et éloigne par l'étonnement. Il devient le désiré, le nécessaire, le confident, le consolateur. Celui qui calme les inquiétudes, qui rassure dans les craintes, qui console des mécomptes, qui relève de l'abattement. Celui qui le matin donne la force d'aller jusqu'au soir. Celui qui comprend, qui apaise, qui pardonne. En un mot, cet incomparable Ami dont la présence ne manque jamais, et que l'âme trouve en elle-même, attentif et bienfaisant, dès qu'elle fait silence et se recueille ».

Aussi longtemps que cette rencontre n'a pas eu lieu, celui qui veut faire oraison a tout intérêt – à moins que l'Esprit Saint ne lui imprime une autre orientation – à concentrer son effort sur la connaissance du Christ telle qu'il peut l'acquérir par la lecture de l'Évangile, en se faisant attentif aux paroles et aux gestes du Seigneur. Que sa recherche ait pour ressort un ardent désir de le connaître, et que ce désir s'exprime à Dieu par une humble prière de demande !

Lorsque la « rencontre » a eu lieu – rencontre qui, je le rappelle, peut être brusque ou progressive -, le chrétien qui vient au Christ a le sentiment de s'adresser à quelqu'un de connu et de présent. L'oraison est devenue autre. Ce n'est plus penser à quelqu'un connu par oui-dire, ou à un ami absent, mais parler à une personne vivante qui entend et qui réagit, c'est regarder avec amour un être qui vous regarde avec amour, c'est être présent à quelqu'un de présent.

Mais entends-moi bien : il s'agit de tout autre chose que d'une perception sensible. Cela se passe à un tout autre niveau : « les yeux de notre cœur », pour parler comme Saint Paul (cf. Ep 1, 18), se sont ouverts.

Plus tard, l'oraison se transformera encore. De l'intimité avec le Christ, on sera, par le Christ lui-même, entraîné dans l'intimité du Père. Même alors la rencontre du Christ restera, explicitement ou implicitement, la démarche première.

« Il le regarda et il l'aima »

Les Evangiles plusieurs fois font mention des regards du Christ. André présente son frère Simon à Jésus : Celui-ci « *le regarda* » (Jn 1, 42). Pierre vient de renier son Maître : Celui-ci « *s'étant retourné, fixa son regard sur Pierre* », et Pierre pleura amèrement (Lc 22, 61). Un homme vertueux demande au Christ le chemin de la Vie éternelle : « *Jésus le regarda et l'aima* », nous dit Marc (10, 21) – qui a le don des formules brèves et évocatrices.

L'amour et le regard ont partie liée. Il faut regarder pour aimer, mais aussi aimer pour voir vraiment : « On ne voit bien qu'avec le cœur ».

Rien mieux que le regard ne révèle l'amour. Celui qui est ainsi regardé ne s'y trompe pas, tout son être – je parle de son être intime, de son moi secret – s'éveille, frémit, s'émerveille, s'élanche et vit, sous le choc de ce regard d'amour. Une vie nouvelle, inconnue, ardente, intense, surgit en lui : le regard d'amour suscite l'amour.

Dans le regard d'amour d'un être sur nous, le merveilleux n'est pas seulement ce que, dans ce regard, on découvre de l'âme et de l'amour de cet autre, mais ce qu'on y apprend sur soi-même. Ce regard d'amour est en effet un « miroir-où-l'on-se-voit-vu », selon l'heureuse formule de Lanza del Vasto.

Tandis qu'il est des regards où l'on se voit méprisable, quantité négligeable, dans le regard d'amour, on se découvre aimable – au sens fort du mot : capable de susciter l'amour dans le cœur d'un autre. Un tel miroir nous renseigne sur nous-même, non pas à la manière d'un miroir inanimé et impassible, mais par la joie, l'émerveillement, l'amour, l'élan qui se sont éveillés en cet être à la vue de notre moi profond, et que son regard nous révèle.

Et c'est très impressionnant de se découvrir ainsi digne d'être aimé, après à faire jaillir l'amour dans un cœur, comme d'un rocher une source. Comment n'être pas réconcilié avec soi-même ? Amour, estime, respect de soi, ces sentiments sinon inconnus du moins à peine ébauchés jusqu'alors – et très souvent faussés -, voilà que, surgissant en nous, ils nous font prendre conscience tout à coup de notre dignité. Et l'on sait désormais qu'on a une raison d'être, puisqu'on *existe pour* un autre.

Mais il y a plus admirable encore. Quand ce regard d'amour est celui d'un chrétien qui dans la lumière du Christ discerne, en notre moi secret, notre âme d'enfant de Dieu, notre nom éternel – celui-là que Dieu a prononcé depuis toujours, qui nous a fait naître en sa pensée divine avant de nous faire entrer dans l'existence -, ce regard alors a ceci d'infiniment bouleversant qu'il est tout transparent au regard même de Dieu sur nous. En lui nous découvrons de quel amour nous sommes aimés de Dieu.

Je sus bien sûr que Dieu voudrait pour chaque être qu'il rencontrât au moins un jour dans sa vie un tel regard.

Mais ceux-là mêmes qui nous aiment le plus ne peuvent pas être toujours en « acte d'aimer ». Leurs regards d'amour – et je parle surtout du regard de l'âme – sont des moments privilégiés et intermittents. Quand il s'agit de Dieu, on peut être certain qu'il est toujours en acte d'aimer et cet acte, cette attention ardente, est présence d'amour à notre âme.

Emerveillement aussi. Oui, Dieu se complaît en l'âme de son enfant, si étonnant que cela puisse paraître, car en elle son regard rejoint ce qui est plus qu'elle-même : le nom éternel qui est le sien. Et ce regard d'amour de Dieu, bien plus que tout regard humain, est efficace : il est créateur de sainteté, communication de vie divine.

Encore faut-il, pour qu'il produise ses effets, que l'âme accueille en s'ouvrant à lui jusqu'en ses profondeurs par un acte de foi. Foi de l'homme qui reconnaît l'amour de son Dieu, amour actif, amour en acte. Et si cette foi était ardente et sans intermittence, le regard d'amour de Dieu sur l'âme ne cesserait de la faire croître en sainteté comme le soleil fait mûrir les moissons.

Prier, c'est prendre conscience de ce regard d'amour de Dieu sur soi, s'ouvrir par la foi à son action créatrice, régénératrice, divinisante, béatifiante.

Surgit alors dans l'âme l'amour de Dieu, la charité.

Parle-lui

Il y a quelques semaines, je suis allé à la Trappe. Le Père hôtelier m'accueille et me conduit, à travers de longs couloirs clairs, pauvres et silencieux, chez le prieur. J'entre dans une pièce aux murs peints à la chaux, sans ornements, sans images, où m'attend un homme de silence et de sérénité.

Son visage est tout ensemble rude et baigné de douceur, d'une douceur non sensible, toute spirituelle, qui estompe les saillies et les creux de son masque ascétique. En son regard s'harmonisent la candeur de l'enfant et la sagesse du vieillard. Notre entretien est confiant. Il en vient à me parler d'un jour lointain qui décida de l'orientation de sa vie.

Adolescent, il fréquentait un grand patronage parisien. Un certain jeudi d'hiver, au terme d'un long après-midi de jeux, le vicaire avait parlé de la prière aux aînés réunis dans la petite chapelle. Notre garçon laissa partir ses camarades, apparemment pour aider le vicaire à mettre de l'ordre. En réalité, il avait quelque chose à lui demander, mais ne savait guère comment s'y prendre.

Tout en balayant la salle – c'est moins gênant qu'en tête à tête – il finit par dire : « Vous nous répétez sans cesse qu'il faut prier, mais vous ne nous apprenez pas à le faire – C'est vrai ? Tu veux savoir prier ? Eh bien, François, va à la chapelle, et là, parle-Lui ».

« Je suis allé à la chapelle, reprit le vieux moine – j'ai dû rester longtemps, car je me souviens d'être rentré tard à la maison et de m'être fait sévèrement gronder. Pour la première fois j'avais prié. Et je crois bien que, depuis, je n'ai jamais cessé de *Lui parler* ».

Ayant achevé sa confidence, le Père prieur se tut. A une certaine inflexion de sa voix j'avais compris que ce n'était pas sans émotion qu'il évoquait cet ancien souvenir, premier chaînon d'une longue intimité avec son Dieu. Le silence se prolongeait. Je n'osais le rompre : j'étais sûr qu'il Lui parlait. Sans doute lui rendait-il grâce d'avoir rencontré, lors de ses quinze ans, le prêtre qui l'orienta sur les chemins de la prière.

Le conseil du vicaire n'était banal qu'en apparence. A vrai dire il se révélait homme de prière expérimenté celui qui, de préférence à un long discours, s'était contenté de répondre, à l'adolescent désireux d'apprendre à prier, par ces deux seuls mots : Parle-Lui. On ne converse pas avec une ombre. Il faut prendre conscience de la présence de Dieu pour lui parler. Et pour savoir quoi lui dire, il faut que la foi s'éveille et cherche.

L'obligation de formuler des paroles entraîne à ne pas se satisfaire d'impressions inconsistantes, elle force à exprimer des pensées, des volontés, des sentiments précis. Vraiment, ils sont grands les mérites d'une telle méthode – si tant est qu'on puisse appeler méthode un conseil aussi simple.

Beaucoup de chrétiens, à l'oraison, se laissent bercer par d'incertaines rêveries, s'attendrissent sur eux-mêmes, s'endorment dans la douce chaleur de vagues émotions pieuses, ne parviennent jamais à fixer leur esprit incapable de concentration. Que n'entendent-ils et ne suivent-ils le conseil du petit vicaire ! Mais peut-être dédaignent-ils, ou par orgueil, ou par paresse spirituelle, soit qu'ils s'imaginent plus avancés dans les voies de l'oraison, soit qu'ils répugnent à l'effort.

J'ai pensé que je ne pouvais donner meilleure réponse à votre récente lettre que de vous rapporter mon entretien de la Trappe. Vous désirez, vous aussi, apprendre à prier : écoutez donc et mettez en pratique le conseil du vicaire parisien.

Un jour viendra où votre oraison ne requerra plus de paroles, quand vous aurez, si j'ose m'exprimer ainsi, acquis du métier. Ou plus exactement quand la grâce aura avancé son œuvre en vous. Mais ne brûlez pas les étapes, et pour l'instant : Parlez-Lui.

Présence à Dieu

Tant que vous ne ferez pas dans votre vie une plus large place à la prière, vous aurez l'impression que votre vie spirituelle plafonne. Et par prière j'entends essentiellement ce qu'il est convenu d'appeler *oraison mentale*.

L'oraison mentale est un entretien de l'âme avec Dieu. C'est ainsi que les spirituels l'ont toujours compris. « L'oraison, oserai-je dire, est une conversation avec Dieu », écrivait Clément d'Alexandrie. Pour Saint Benoît c'est « vaquer à Dieu ». Pour sainte Thérèse d'Avila, l'oraison mentale est « un échange d'amitié où l'on s'entretient seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé ». Pour Dom Marmion : « Un entretien de l'enfant de Dieu avec son Père des cieux, sous l'action du Saint Esprit ».

Ces mots de conversation et d'entretien risquent pourtant de favoriser une équivoque, en laissant croire que l'oraison consiste uniquement à parler intérieurement à Dieu. Or elle est un acte vital, qui nous engage tout entier.

Une expression, à la condition de lui donner toute sa densité de sens, traduirait assez bien l'activité intérieure de l'homme qui prie : être présent à Dieu. Permettez-moi, pour vous faire saisir ma pensée, d'évoquer un événement qui a dû rester très vivant en votre mémoire.

J'étais allé vous rendre visite. En m'ouvrant la porte, vous m'apprenez que votre fille Monique a très probablement une méningite, et me conduisez dans sa chambre, plongée dans une demi-obscurité. Votre femme est assise auprès du petit lit, silencieuse, intensément attentive à ce pauvre visage émacié ; parfois elle écarte doucement une mèche de cheveux sur le front de Monique ; quand l'enfant ouvre les yeux, elle lui répond par un sourire – cette sorte de sourire que les mots ne

peuvent décrire. Qu'elle mette de l'ordre dans la chambre ou qu'elle prenne hâtivement son repas dans la pièce voisine, la mère reste présente, intensément, à sa fille. Pas une fibre d'on être, pas une seconde de sa vie qui ne soit orienté vers Monique.

Ainsi, en est-il, ou du moins devrait-il en être de l'oraison : une orientation profonde de l'âme, un échange au-delà des mots qui, sans négliger la parole, est fait de bien autre chose, une attention, une présence à Dieu de tout l'être, du corps et de l'âme, de toutes les facultés en éveil.

Dois-je m'attarder à plaider auprès de vous la cause de l'oraison ? J'ai tout lieu de penser qu'elle est gagnée d'avance, que vous n'êtes pas de ces chrétiens si nombreux qui refusent d'en reconnaître la nécessité.

Je ne vous cacherai pas que je me sens mauvaise conscience quand je dois multiplier les arguments pour inviter des fils de Dieu à venir près de leur Père, s'ouvrir à ses confidences, vivre dans son intimité, lui exprimer détresses et espoirs, amour et gratitude. N'est-ce pas étrange qu'il faille insister pour que des êtres doués d'intelligence s'essayent à connaître Ce qu'il y a de plus intéressant ? pour que des êtres faits pour aimer aiment Ce qu'il y a de plus aimable ? pour que des êtres libres se mettent au service du Seigneur plutôt que des vassaux ? pour que des êtres créés pour l'absolu du bonheur ne se contentent pas de minuscules plaisirs ?

Croire au soleil

Vous butez contre l'obstacle classique : le sentiment de n'arriver à rien, de perdre son temps à l'oraison, ou peut-être, qui sait ? la secrète humiliation de n'offrir à Dieu qu'une prière informe, désespérément vide. Et déjà vous voilà découragé...

Oubliez-vous qu'à l'oraison vous n'êtes pas seul, qu'il y a Dieu et vous ? Il ne faut pas juger votre prière du seul point de vue de votre activité à vous. Dieu aussi agit. Dieu d'abord. Et peut-être bien que son action est plus importante que la vôtre !

Quand vous prenez un bain de soleil, inutile de vous affairer pour qu'il vous réchauffe et vous pénètre : il suffit que vous soyez là, offert à son rayonnement. De même à l'oraison : il n'est que de s'exposer au Soleil.

Mais encore faut-il croire au Soleil et à son action. C'est notre foi qui importe. Elle seule perçoit l'action sanctifiante de Dieu, elle seule nous ouvre et nous livre à cette action.

Ne commencez donc jamais votre oraison sans prendre conscience de Dieu présent, sans vous offrir à son amour actif et efficient.

Et persévérez : il dépend de votre persévérance que Dieu, peu à peu, vous transforme, vous divinise.

Si vous êtes tenté de vous décourager, regardez chez les saints le terme où les a conduits la fidélité à l'oraison. Et le désir si fort qui vous avait mis en marche vers Dieu, celui d'une très intime union avec lui, se réveillera.

Tenez ! lisez donc ce texte de saint Jean de la Croix, il a de quoi vous rendre courage :

« L'âme arrive à être toute remplie des rayons de la divinité et toute transformée en son créateur. Car Dieu lui communique surnaturellement son être, de telle sorte qu'elle semble être Dieu même,

qu'elle a ce que Dieu a, et que tout ce qui est à chacun semble être une même chose par cette transformation. On pourrait même dire que, par cette participation, l'âme paraît être plus Dieu qu'elle n'est âme, quoiqu'il soit vrai qu'elle garde son être et que celui-ci soit distinct de l'être divin, comme le verre reste distinct du rayon qui l'éclaire et le pénètre ».

Oui

Françoise a cinq ans ; elle est à la fois très vive et un peu secrète. En séjour dans sa famille, je fus frappé par son profond recueillement durant les minutes de silence par lesquelles s'achève la prière familiale. Je lui ai demandé au cours d'une promenade dans les collines : « Voudrais-tu me dire, Françoise, ce que tu fais quand tu pries ? – ça dépend – Hier soir, par exemple, à la fin de la prière ? Je Lui disais « oui » tout le temps... »

Cela m'a rappelé une autre confidence, celle d'un de mes amis, un adulte cette fois : « Trois lettres, c'est toute ma prière : « Oui ». Mais évidemment, c'est bien plus qu'un mot des lèvres ou de l'intelligence ou du cœur. C'est l'être profond qui s'exprime, qui s'engage. Je crois que ce oui est la plus parfait réponse de l'homme à Dieu. Je voudrais qu'il soit mon nom propre, je voudrais m'appeler Oui ».

Que veut donc exprimer le cœur humain quand il se trouve irrésistiblement poussé à dire oui ? Ecoutez cette jeune fille, l'héroïne d'un roman : elle vient de passer une longue journée avec un garçon pour qui – sans le lui avoir encore avoué – elle éprouve un amour grandissant : « Ambre se jeta sur son lit et cacha sa figure dans l'oreiller. – Oh ! oui, oui, oui !... Michel ! murmura-t-elle. Oui et cent fois oui. Oui et oui pour toutes les années de ma vie. Oui, oui, oui pour tout et tout... (elle enfonça la tête profondément dans l'oreiller) pour tout ce que tu me demanderas toujours et à tout jamais ».

Le oui de Françoise est celui de mon ami par rapport à Dieu ont la signification de celui d'Ambre par rapport à Michel. C'est un mot d'amour, c'est le grand mot de l'amour, c'est l'amour qui s'exprimer, qui s'engage totalement, définitivement.

C'est donc le grand mot de la prière. L'acte d'une liberté qui acquiesce sans réserve à la volonté de Dieu. Il exprime bien la prière vraie, qui ne consiste pas essentiellement à *faire* quelque chose mais à s'abandonner à ce que Dieu fait en l'âme au moment présent, et à ce qu'il fera si on se livre sans condition à son emprise. Ce petit mot de rien du tout exige beaucoup de courage, ou plutôt le fol amour de celui qui, se sachant infiniment aimé, n'a plus peur de Dieu. Etre fidèle, ce ne sera pas autre chose que de vivre toute sa vie en état de oui.

Savaient-ils, mes deux amis, que « Oui » est un des noms du Christ ? Saint Paul ne nous dit-il pas : « *C'est seulement le oui qui s'est trouvé en Lui* » (2 Co 1, 19) ? Et ce « oui » français c'est l'« amen » hébreux, ce petit mot liturgique, si riche et si dense. Ce mot qui, dans l'Apocalypse, désigne le Christ lui-même. « *Ainsi parle l'Amen (le Christ), le Témoin fidèle et vrai* » (Ap, 3, 14).

Etre un oui à Dieu : la plus grande ambition de l'âme d'oraison.

L'oraison, nécessité vitale

Chers amis¹, sur la route du retour, après vous avoir quittés, je n'étais pas fier de moi. « Pourquoi n'ai-je pas réussi à les convaincre de la nécessité de l'oraison ? ». La question bourdonnait en moi, lancinante, comme l'été dans la chambre une guêpe importune.

Que la créature doive adorer et louer le Créateur, qu'un enfant doive honorer son Père, vous n'en disconveniez pas ; mais ce n'était pas là, pour vous, argument en faveur de la prière, bien plutôt en faveur du service des hommes, des pauvres, des opprimés... Vous avanciez la parabole du bon Samaritain.

Celui qui nous a enseigné cette parabole, c'est celui-là même qui nous a vigoureusement enjoint de prier. Rappelez-vous quelques versets évangéliques :

Le publicain, se tenant à distance, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, aie pitié du pêcheur que je suis ! » Je vous le dis, ce dernier descendit chez lui justifié (Lc 18, 13-14).

Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation (Mc 14, 38).

Veillez donc et priez en tout temps afin d'avoir la force d'échapper à tout ce qui doit arriver et de paraître avec assurance devant le Fils de l'homme (Lc 21, 36).

Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira (Lc 11, 9).

Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du Ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui l'en prient ! (Lc 11, 13).

Il leur dit une parabole sur ce qu'il leur fallait toujours prier, sans se décourager (Lc 18, 1).

Dieu est esprit, et ses adorateurs doivent adorer en esprit et en vérité (Jn 4, 24).

La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux, priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson (Lc 10, 2).

Ne manquez pas de remarquer dans ces textes les différents motifs qui, selon le Christ, doivent inspirer la prière.

Peut-on mettre en doute la pensée du Christ sur la nécessité de la prière ? Son exemple d'ailleurs confirme son enseignement.

Pourquoi choisissez-vous entre les enseignements du Seigneur, entre son commandement de prier et son commandement d'aimer le prochain ?

Peut-être auriez-vous été plus sensibles à une autre argumentation, qui m'apparaît indiscutable, mais qu'un certain sentiment de honte ou peut-être de pudeur m'a retenu d'employer. La voici.

Prier, c'est un besoin vital comme de respirer, de manger, de dormir, d'exercer ses facultés corporelles et spirituelles. Je dis bien « vital ». Qui omet de prier dépérit.

¹ A un groupe de séminaristes de province qui m'avaient invité à venir passer un jour avec eux pour parler de ce que les foyers attendent du prêtre

Et ce n'est pas seulement la vitalité spirituelle, mais la vitalité tout court qui est en cause. Vous êtes les premiers à refuser la trop habituelle conception dualiste de l'homme qui dissocie le corps et l'âme. Vous avez bien raison ! Mais alors comprenez que si une fonction spirituelle est déficiente, c'est l'être entier qui est perturbé. Tout comme au plan physique, quand un organe est en mauvais état.

Serez-ce que vous ne voyez pas dans la prière une fonction irremplaçable ? Admettez, au moins provisoirement, cette hypothèse, et peut-être constaterez-vous que bien des choses s'expliquent à sa lumière. Si tant d'êtres humains, sont détraqués – le mot est vulgaire mais je le trouve singulièrement expressif –, ne serait-ce pas qu'ils négligent une fonction essentielle ? Et cette fonction négligée, n'est-elle pas la prière ?

Faut-il énumérer les signes de détraquement ? Ces tonnes de tranquillisants (c'est bien par tonnes qu'ils se vendent) qu'absorbent nos contemporains ; le succès inimaginable des fakirs, cartomanciennes et autres (les pages de publicité d'une certaine presse sont à ce sujet édifiantes) ; la drogue – et là je ne parle pas seulement des produits hallucinogènes mais de ces lectures, de ces spectacles, de ces divertissements aussi décevants que variés, et déjà de la vie follement active de tant de gens. Ajoutez la multiplication des maladies mentales, des suicides. On ne m'enlèvera pas de l'idée que ces désordres, pour une part, s'expliquent par la négligence d'une fonction vitale essentielle et que cette fonction négligée est bien la prière.

J'en suis d'autant plus convaincu que la contre-épreuve m'apparaît plus éloquente encore. Je veux parler de cet équilibre qui peu à peu s'instaure chez ceux qui prient. Equilibre non seulement spirituel mais de la personnalité entière, de tout l'organisme. Rien d'étonnant à ce que l'esprit humain se revigore au contact de l'Esprit de Dieu, à ce que l'organisme, qui n'est pas à côté de l'esprit mais en est pétri, retrouve vitalité et équilibre quand l'esprit se fortifie. La santé de l'âme est condition de la santé psychique et de la santé corporelle, c'est plus certain encore que l'inverse. J'en reviens donc à mon diagnostic : tant de maladies organiques ou psychiques sont d'abord des maladies de l'âme, de l'âme sous-alimentée, de l'âme coupée de ses sources vives.

Pour quelle raison, l'autre jour avec vous, ai-je hésité à recourir à cette argumentation ? Parce qu'il me paraît honteux d'avoir à dire aux hommes qu'ils gagneraient beaucoup à fréquenter Dieu.

Mais si c'est là une vérité, pourquoi ne pas l'affirmer, sous prétexte qu'il est des arguments plus nobles ? D'ailleurs, n'est-ce pas glorifier Dieu de rappeler que la créature ne tient debout que par le Créateur ?

L'arbre de la forêt, me direz-vous, ne dépérit pas de ne pas prier ! C'est vrai. Mais lui ne se soustrait pas à l'action de Dieu qui lui donne l'être, tandis que l'homme intelligent et libre se coupe de Dieu quand il refuse d'admettre sa dépendance vitale à son égard ou quand, l'admettant, il n'y consent pas, quand il ne s'ouvre pas, par la prière, aux énergies créatrices.

Certains ont beaucoup critiqué, en son temps, le docteur Carel qui proclamait la nécessité de la prière (cf. *La Prière*, Ed. Plon) avec ses arguments analogues à ceux que je viens d'avancer :

- La prière agit sur l'esprit et sur le corps d'une manière qui semble dépendre de sa qualité, de son intensité et de sa fréquence.
- Quand la prière est habituelle et vraiment fervente, son influence devient très claire. Elle est un peu comparable à celle d'une glande à sécrétion interne.

- Le médecin qui voit un malade se mettre à prier peut se réjouir. Le calme engendré par la prière est une aide puissante à la thérapeutique.
- La prière détermine, en même temps que le calme, une intégration des activités mentales, une sorte de floraison de la personnalité.

On accusait Carrel de confondre les plans. Comme si le spirituel et le corporel étaient sans relation ! On raillait cet homme de science dont les propos rappelaient ceux des sectes religieuses qui attendent de la prière, immanquablement, la guérison des malades. Aujourd'hui, on en revient. La médecine psychosomatique recherche et trouve au niveau du psychisme la cause des maladies toujours plus nombreuses. Que cette médecine progresse, se débarrasse des préjugés matérialistes et naturalistes qui trop souvent l'encombrent, qu'elle pousse plus loin ses investigations et elle ne tardera pas à découvrir que l'être humain, s'il se coupe de Dieu ou simplement s'il ne veille pas à se brancher sur la source divine, dépérit tout comme l'arbre déraciné.

Je ne nie pas, loin de là, que servir le prochain glorifie Dieu, mais la priorité et la primauté reviennent à l'adoration. Et puis reconnaissez que pour honorer et servir Dieu dans le prochain, il convient de n'être pas un homme anémié, épuisé, sans vitalité, une loque se portant au secours d'autres loques.

C'est bien plus vrai encore au plan apostolique. Lorsque vous serez prêtres, que leur donnerez-vous à tous ces affamés, à tous ces découragés, à tous ces agités, si vous n'êtes pas porteurs du bonheur du Christ, de son amour, de sa puissance, de son calme immense, de sa santé inaltérable ?

Tous ces prêtres qui se demandent s'ils ont encore une raison d'être, et ceux qui abandonnent le sacerdoce, en seraient-ils là s'ils priaient ? S'ils comprenaient que des hommes et des femmes nombreux accourraient aux prêtres si ceux-ci étaient des maîtres à prier.

Et j'ajouterai : pourquoi ne faites-vous pas crédit à tous ceux qui témoignent en faveur de l'oraison ? Lisez donc quelques dépositions de ces témoins. Je les puise dans les lettres reçues d'amis qui, en dépit de leurs tâches familiales et professionnelles, n'abandonneraient pour rien au monde cette oraison quotidienne où ils puisent paix, force, équilibre ;

- L'oraison m'a appris la vérité : devant Dieu, tout est simple, impossible de se payer de mots.
- On est moins centré sur soi lorsqu'on a essayé pendant une demi-heure d'être totalement et uniquement centré sur Dieu.
- L'oraison aide à tenir sa vie ne main, à ne pas vivre selon le temps, le moment et l'humeur.
- Elle m'aide à supporter les crises d'humeur de ma femme..., et aussi les miennes !
- L'oraison équilibre ma vie : elle est comme la quille qui équilibre le bateau et lui permet de rester stable contre vents et marées.
- L'oraison vous remet d'aplomb physiquement, psychiquement, moralement. Ce n'est là qu'un bénéfice extérieur, mais il ne m'a jamais manqué.
- Suivant je fais oraison ou non, ma journée est toute différente. L'oraison apporte paix et joie. Cela est frappant. Le jour où je fais oraison, j'aime mon travail, je le fais avec joie.

- Elle conduit à un affinement progressif de nos idées morales.
- C'est une autre échelle des valeurs que peu à peu nous acquérons.
- Par l'oraison, on arrive progressivement à remplir toute sa vie de la présence de Dieu.

La visite que je vous ai rendue m'aura appris à ne plus avoir honte de célébrer les bienfaits de l'oraison, de la présenter comme une nécessité vitale, source d'équilibre psychique et corporel aussi bien que spirituel, parce que reliant l'homme à Dieu.

Même si, par impossible, l'oraison n'apportait aucun bienfait psychique ou physique, elle n'en resterait pas moins la plus haute activité de l'homme, la première exigence de son amour pour Dieu, parce que le moyen privilégié de reconnaître et de célébrer sa Gloire.

Méditation devant un portrait

Rappelez-vous cette page de la Bible où l'on voit Moïse qui garde ses moutons sur les hauts plateaux de l'Horeb et tout à coup tombe en arrêt devant le buisson qui flambe sans se consumer. Il frémit d'un effroi sacré. Il s'avance pour observer la merveille mais, surgissant des flammes, une voix l'arrête : « *Ote d'abord tes sandales ; la terre que tu foules est une terre sainte* ».

La prière, elle aussi, est un lieu sacré, la terre sainte où Dieu réside. C'est là qu'il attend l'homme, là qu'il lui parlera et, peut-être, l'êtréindra de son amour tendre et puissant.

Activité de Dieu plus encore qu'activité de l'homme, la prière échappe pour une part aux investigations de la raison : elle est mystère. Il n'est pas illégitime toutefois de prétendre à sa meilleure intelligence, c'est même là un des plus hauts objets offerts à la recherche de l'esprit humain. Mais pour y parvenir il faut, tout en renonçant à la prétention de lui arracher son ultime secret, se mettre sous la conduite de l'Esprit Saint et s'avancer humblement, pieds nus.

Je renonce à vous convaincre de son importance tant que, en « vieux rationaliste » que vous êtes, vous vous maintiendrez au seul plan de la philosophie. Mais à votre prochaine visite je vous montrerai un portrait de Benoît Labre, le saint mendiant². Peut-être cette image aura-t-elle plus de force persuasive que mes propres discours. Elle m'a toujours beaucoup impressionné : je la trouve extraordinairement évocatrice.

On y voit le saint priant, les bras croisés, la tête légèrement inclinée, les paupières baissées. Une impression d'intense recueillement s'en dégage. On sent Benoît Labre totalement étranger au monde qui l'entoure, tout retiré en lui-même, les portes de ses sens soigneusement closes. Que se passe-t-il dans ce sanctuaire intime ? Cela, bien sûr, échappe à notre regard. On en peut cependant pressentir le secret à ce halo indéfinissable de tendresse, d'humilité qui enveloppe la personne du saint, à son visage comme éclairé du dedans. Ce cœur d'homme, sans nul doute, vit quelque chose de très important, de très enviable.

Et l'on est porté à s'agenouiller devant Benoît priant, parce qu'on est certain que le Dieu qui vit en son âme lui adresse des paroles qui le rendent bienheureux, des paroles très douces à entendre.

Ce portrait m'a plus appris sur la prière que beaucoup de lectures. Qui sait s'il ne vous parlera pas, à vous aussi.....

² Portrait peint à Rome, en 1779, par Antonio Cavalluci (Galerie Nationale d'Art Antique, Rome).

Pitié pour la carpe

Sophie, tu viens d'avoir six ans, moi je n'avais que quatre ans en ce jour lointain où mon oncle Joseph, un passionné de pêche, m'emmena avec lui jusqu'à l'étang.

La chance lui sourit : il attrape une carpe. Il vient la mettre dans le petit panier d'osier à côté de moi. A peine est-il reparti pour de nouveaux exploits que j'ouvre le panier et regarde la pauvre carpe s'agitant avec frénésie. Elle fait peine à voir. Je la prends dans mes mains et vais gentiment la déposer dans l'eau. Les suites furent pour moi quelque peu cuisantes, mais c'est une autre histoire.

Pourquoi te raconter ce vieux souvenir ? Parce que tu m'as demandé de t'apprendre à prier. Tel est mon premier enseignement : prier, c'est se jeter à l'eau, dans cet océan sans rivage qu'est notre grand Dieu.

Un jour viendra, Sophie, et peut-être bientôt, où tu te sentiras comme un poisson dans l'eau à l'heure de la prière.

L'homme est fait pour vivre *en Dieu* comme le poisson dans l'eau.

Celui qui ne prie pas est comme la carpe dans le panier : il n'en finit pas de s'agiter dans un monde qui n'est qu'un panier plus grand.

Henri CAFFAREL